

Espaces Dialogues

Cycle « Cultures détournées, cultures perverses »

“Liberté pour les langues ! »

article paru dans la Lettre d’Espaces Dialogues n°57 (2^e trim. 2012)

Auteur : Valérie KAYSER, ancienne directrice du Centre européen du résistant déporté Natzweiler-Struthof

« Les mots aussi sont des demeures.

Il faut les rendre habitables, les restaurer dans leur splendeur première, imposer leur innocence sans prix. Des demeures pour tout le monde, avec ce terrible loyer que nous payons en misère, en combats de toute sorte, en mensonge. (...) Elle a coûté cher sur certaines lèvres têtues, cette joie par les mots. » Jean CAYROL (1911-2005)

«Die Sprache ist eine Waffe» (la langue est une arme),

écrivait récemment le linguiste allemand Wolf SCHNEIDER en introduction d'un supplément de Die Zeit[1], reprenant ainsi les propos de Kurt TUCHOLSKY, décédé en 1935. Et de poursuivre : «... rien ne nous forme et ne nous guide, rien ne nous enrichit plus, rien ne caractérise mieux notre rôle parmi les gens que notre usage de la langue”

A l'instar de Victor KLEMPERER auquel j'ai eu l'occasion de consacrer une exposition en 2009[2], Kurt TUCHOLSKY s'était inquiété de l'évolution de l'Allemagne au début des années Trente. Juif, exilé en Suède depuis 1926, il est bientôt déchu de la nationalité allemande, et ses écrits mis au feu. Il essaie en vain d'obtenir la nationalité française parce qu'il ne se «retrouve» plus dans l'Allemagne nazie. Il aime sa langue et la sait détournée. Il se suicide en 1935.

Resté en Allemagne, privé de son objet de recherche (la langue et la pensée françaises au XVIII^e siècle), on le sait, KLEMPERER choisit quant à lui de s'accrocher aux seuls mots qui lui restent accessibles, ceux d'une langue allemande qu'il ne reconnaît plus. Pour lui, sa "vraie" langue maternelle est le seul refuge de libre expression lui permettant de "*penser, pour ne pas tomber*". Aussi s'applique t'il à dénoncer les mensonges d'une langue allemande à "*la sauce brune*".

Essayons avec eux et avec d'autres de leurs contemporains allemands ou nés en Allemagne, d'explorer ce que signifie et ce qu'induit la prise en otage d'une langue et le démantèlement de la culture.

Le projet de propagande nazi dépasse largement l'appropriation d'une langue en même temps qu'il en fait l'« incarnation » de l'idéologie nazie autant que son relais principal.

La langue est au cœur de la culture comme système, touché ici dans toutes ses dimensions pour n'être plus que et exclusivement culture aryenne.

Les lois de Nuremberg, trois séries de textes adoptés en 1935 (sur le drapeau, sur la citoyenneté et sur la «protection du sang et de l'honneur allemand») en même temps qu'elles excluent et condamnent tout «ce» qui est considéré comme impur et indigne de la race aryenne et de son espace vital, laissent apparaître en creux tout ce qui est considéré comme aryen. Ces lois antisémites nous permettent de lire tous les domaines qui seront exclusivement réservés aux aryens, exclusivement réservés à la définition et à l'usage qu'en feront les nazis au nom d'une «race aryenne pure».

Rapportons cette réflexion de José MAILHOT au miroir du projet nazi .
"L'aspect de la causalité entre langue et culture a aussi été envisagé. Est ce la langue qui influence la culture ou la culture qui influence la langue. Boas[3] répond que la forme de la langue est influencée par un certain état de la culture, alors que Whorf met l'accent sur l'aspect limitatif de la langue qui façonne l'expérience. Nous considérons maintenant que c'est mal considérer le problème que de le poser en termes de causalité, puisqu'il est admis que ni la langue ni la culture n'est donnée en premier, que les deux sont des phénomènes concomitants et qu'ils s'influencent mutuellement. Nous sommes plutôt à la recherche de corrélations pouvant exister entre les deux qu'à la recherche d'une influence unilatérale.»[4]

Si un régime démocratique respecte l'évolution de la langue avec l'allemand de l'Allemagne nazie, il ne s'agit pas de respecter cette évolution plus ou moins «naturelle», plus ou moins volontaire, des mots et de leur agencement. Nous sommes là assurément à la fois dans les deux appréciations soulignées par MAILHOT (causalité et corrélation concomitante), tant la culture fut envahie dans toutes ses dimensions, investie pour servir l'idéologie (idées, programme, mise en œuvre) et tant la langue en apparaît, dans toutes les dimensions de la culture, comme le héraut propre à porter, à couvert, l'ensemble de cette entreprise

d'engloutissement et de métamorphoses [5].

Les idéologies totalitaires, englobantes et globalisantes, ont usé, au service de l'imprégnation et du modelage des esprits, d'outils ayant pour but ultime d'annihiler jusqu'aux paradoxes qui sont notre essence humaine : la rencontre, parfois fructueuse, parfois conflictuelle, entre pensée et création. En fermant hermétiquement les mécanismes de pensée et de réflexion, les nazis ont souhaité fermer les processus de création, allant de la création mentale (le rêve, les images mentales, les émotions) à leur matérialisation artistique (peinture, roman, partition de musique...).

En matraquant les mots, par écrit, avec une typographie choisie, à l'oral, à travers les discours, en emplissant le quotidien de chacun de signes et de rappels en tous sens, les nazis ont même cherché à tuer le silence, à étouffer la possibilité de réflexion, l'instant de création.

KLEMPERER souligne d'ailleurs à plusieurs reprises les liens entre la langue écrite et la langue parlée (hurlée..), au delà, aux signes et images auxquelles elles renvoient. Au sujet des guillemets, par exemple : «Ils appartiennent à la LTI imprimée comme à l'intonation [c'est moi qui souligne] de Hitler et de Goebbels, ils lui sont consubstantiels.»[6] Plus loin, il s'intéresse aux effets observables de la propagande, ou comment un mot (Chip'charbon) traduit en une image (un certain bonhomme à l'allure improbable) finissent par être associés automatiquement l'un à l'autre par les ouvriers (population cible de la campagne) au point que des jeunes hommes se font les reflets (les copies incarnées) de l'image de l'affiche. Ces copies incarnées sont finalement surnommées du mot auquel leur apparence renvoie... parfaite réussite d'appropriation du discours et des concepts par la population [7].

L'expression –verbale, écrite, artistique, philoso-phique-, s'est trouvée muselée par un vocabulaire, une syntaxe et des signes, *plus souvent détournés que nouveaux*, bientôt reproduits *en nombre* (on entend toujours les mêmes mots, on voit toujours les mêmes signes), -ce qui participe du processus d'imprégnation-, puis déclinés en *modes* : énoncés et discours, gestes picturaux et architecturaux, gestes corporels. Le tout solidement arrimé à la condamnation et à la punition de tout contrevenant aux principes et à leurs expressions : «la LTI était une langue carcérale (celle des surveillants et celle des détenus)»[8]



Edouard STEEGMANN, *Les cafards* ©Edouard STEEGMANN

La réaction *attendue* face à ce projet global d'aryanisation par la culture et la langue est d'abord l'adhésion pour permettre l'action au service des nazis. Le visible et l'audible nazis étaient destinés à instiller une pensée et cacher la vérité ; il y eut adhésion, passée parfois par *l'envoûtement* (il n'est qu'à regarder certaines photographies d'Allemands au regard fasciné pour le Führer). Mais il y eut aussi anesthésie, mutisme, et résistance. Sous le couvercle, pour reprendre la métaphore de l'étouffement, apèrent des cris et des lumières: *une résistance et une conscience*.

Contemporaines de Victor KLEMPERER, d'autres voix se sont donc exprimées des années 20... à nos jours

Une étude comparative systématique de toutes les plumes et voix s'exprimant comme Victor KLEMPERER pour non seulement dénoncer le nazisme, mais surtout l'instrumentalisation de la langue, de la culture, de la pensée enfin, au service d'une entreprise de mort spirituelle et réelle de l'homme libre, reste à faire.

Selon le lieu (de l'œil du cyclone aux lointaines Amériques), l'époque, le milieu social et la religion de l'observateur, l'analyse peut en être différente (mais jamais contraire), avoir des résonances particulières, surtout *complémentaires*. Il serait de même intéressant de dessiner une cartographie des liens : qui connaissait qui, ou pas, parmi ces voix de résistance, s'exprimant librement ou clandestinement. Ils ont écrit ou parlé pour ceux qui ne pouvaient pas le faire, soit qu'ils soient aveuglés, anesthésiés, soit qu'ils soient -parfois définitivement- empêchés de parler.

Tous ne s'attachent pas de manière aussi précise, -comme le philologue qu'était KLEMPERER- à décortiquer la langue nazie, leur résistance se

situé plutôt en *opposition frontale* à la propagande nazie[9], comme les quelques personnages, parmi nombre d'autres ! cités ci-dessous.

a) Au cœur du cyclone:

- Karl KRAUS en 1933 dénonce dans un allemand soutenu (*comme un défi*) le projet et les actes nazis
- dénoncer par écrit, de manière claire et précise, dans un allemand de haute tenue - comme un défi - le projet et les actes nazis en 1933 (Karl KRAUS)
- Charlotte BERADT scrute comment la propagande langagière et imagière instille un venin jusque dans l'inconscient pour envahir les rêves, dont on peut faire une bibliothèque dans les années 30

b) En exil :

- Klaus MANN, tout au long des années 30 et 40, en complément d'une activité littéraire, publie des articles et donne des conférences pour sans cesse alerter le monde, dénoncer la mort de la culture en Allemagne et interpeller les intellectuels
- Georges Arthur GOLDSCHMIDT dans les années 40, se sent déchiré entre deux langues, ne se reconnaît plus dans sa langue maternelle (l'allemand) et n'est pas encore «soi» dans sa langue d'adoption, le français G.-A. GOLDSCHMIDT d'ailleurs nous ouvre une nouvelle porte. Celle des voix *non allemandes* – il est né allemand et devenu français - qui ont observé, analysé, dénoncé les mêmes détournements à des fins meurtrières d'une langue et d'une culture.

La Fiction et les mondes totalitaires

G A Goldschmidt nous invite à appréhender avec *conscience* le domaine de la fiction –romans, nouvelles- sur les mondes totalitaires ou les contrées déshumanisées. Ce ne sont pas *que* fictions. Prémonitions? Elles sont le plus souvent les traces d'un vécu de leur auteur ou d'une extrapolation à partir de faits réels. Immédiatement, nous pensons comme lui à George ORWELL, dont le *1984*, que l'on présente comme une description des temps *à venir* est surtout la transposition de ce qu'il a connu, observé et dénoncé dans les années 30 et 40.[10]

Ray BRADBURY, qui vient de nous quitter, ne s'est-il pas inspiré de la *réalité* pour son célèbre *Fahrenheit 451* dont le héros est un pompier qui refuse de brûler les livres comme on le lui ordonne... pire, il les lit ! Tout près de nous, aujourd'hui, Jean de PALACIO brosse l'histoire de Maurice GUILHON, passionné de langues, qui entreprend de lutter contre la

maladie de la disparition des langues... une magnifique allégorie qui se termine...en musique[11]. «Ce roman est né d'une ancienne hantise et d'un fait d'actualité» écrit l'auteur...

Alors, n'est-ce pas nous, lecteurs, qui, oublieux du passé, voulons lire à travers romans et nouvelles d'authentiques (sic) *fictions* ? Leurs auteurs, eux, ne sont pas dupes... et c'est bien pour cela qu'ils nous alertent, encore et encore : la langue est un bien précieux.

Valérie KAYSER Juin 2012

ancienne Directrice du Centre européen du résistant déporté Natzweiler-Struthof

[1] «Wie sie besser schreiben, Eine Deutsch-Stillkunde in 20 Lektionen» von Wolf SCHNEIDER, supplément littéraire n°20, mai 2012 de Die Zeit. Article disponible en ligne : <http://www.zeit.de/2012/20/Sprache>

[2] Pour le Centre européen du résistant déporté au Struthof, en partenariat avec la BNU http://issuu.com/bnustrasbourg/docs/livret_steegmann

[3] Franz BOAS (1858-1942) "Rasse und Kultur 1931.

[4] MAILHOT José, «Les rapports entre la langue et la culture», *in Meta, journal des traducteurs*, vol. 14, n° 4, 1969, p. 200-206.

www.erudit.org/revue/meta/1969/v14/n4/003540ar.pdf

[5] Peter REICHEL, La fascination du nazisme, paru en 1993 aux éditions Odile Jacob.

[6] KLEMPERER Victor, LTI, la langue du IIIe Reich, traduit de l'allemand par Elisabeth GUILLOT, Pocket, 2003, p. 108.

LTI : Lingua Terti Imperil

[7] Je renvoie à la lecture du chapitre 14 de LTI, qu'on ne peut résumer.

[8] Ibidem, p. 120.

[9] Nous aurions pu, comme je l'ai écrit, dépasser aussi le domaine de la langue, des langages, pour aller vers la peinture et vers la caricature et le photomontage aussi (une étude pourrait être entièrement consacrée à Helmut HERZFELD, dit John HEARTFIELD, à son frère aussi, et à Georges GROSZ, ensemble)...Mais restons proches des mots. (Voir : <http://www.dhm.de/lemo/html/biografien/HeartfieldJohn/>

[10] Voir par exemple : GILL Louis, George Orwell, de la Guerre civile espagnole à 1984, Lux Editeur, Québec, 2011 (réédition) et DEWITTE Jacques, Le pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit, Essai sur la résistance au langage totalitaire, chapitre I, Michalon, Paris, 2007.

[11] PALACIO Jean, Le Portrait, Editions Calleva, Barr (67), 2009.